

Il était une fois, il y a une centaine d'années, une petite fille sombre et fouguese.

Elle était russe, et tandis que ses cheveux, ses yeux et ses ongles étaient sombres en permanence, elle ne se montrait fouguese

qu'en cas d'absolue nécessité.
C'est-à-dire assez fréquemment.
Son nom était Féodora.
Elle habitait une maison en bois
construite avec les arbres de la
forêt environnante. Les murs
étaient recouverts de laine de

mouton pour empêcher l'hiver
russe d'y pénétrer, et des
lampes-tempête éclairaient
l'intérieur. Féo les avait peintes
de toutes les couleurs de sa
boîte de peinture, de sorte que la
maison projetait dans la forêt des

lumières rouges, vertes et jaunes. Sa mère avait elle-même taillé et poncé la porte en bois, épaisse de vingt centimètres. Féo l'avait peinte en bleu glacier. Au fil des ans, les loups y avaient ajouté des griffures, ce qui se

révéla bien pratique pour
dissuader les visiteurs
indésirables.

Tout commença par un coup
frappé à la porte bleu glacier.

En réalité, « frapper » n'était pas
le mot juste pour qualifier un tel

bruit. On aurait plutôt dit qu'une personne essayait de creuser un trou dans le bois avec ses poings.

Tout type de coup frappé à la porte était inhabituel. Personne ne frappait jamais ; il n'y avait

qu'elle, sa mère et les loups. Les loups ne frappaient pas. S'ils désiraient entrer, ils passaient par la fenêtre, qu'elle soit ouverte ou non.

Féo reposa les skis qu'elle était en train d'huiler et tendit l'oreille.

Il était tôt, et elle portait encore sa chemise de nuit. Comme elle ne possédait pas de robe de chambre, elle enfila le pull-over que sa mère avait tricoté et qui lui arrivait au genou – à l'endroit de sa cicatrice – puis courut à la

porte. Enveloppée dans un peignoir en peau d'ours, sa mère leva les yeux du feu qu'elle venait d'attiser dans la cheminée du salon.

– J'y vais ! cria Féo.

Elle tira la poignée des deux

mains. La porte résista ; les gonds étaient figés par la glace. Sa mère se précipita vers elle.

– Féo ! Attends !

Mais celle-ci avait déjà réussi à ouvrir la porte, qu'elle reçut en pleine tempe sans avoir eu le

temps de reculer.

– Aïe !

Elle tituba puis atterrit en tailleur sur le plancher. Elle lâcha un juron, mot qui provoqua chez l'étranger qui la contournait pour entrer un haussement de sourcils

et une moue sévère. L'homme avait un visage tout en angles droits, un nez proéminent et des rides qui lui donnaient l'air fâché; elles étaient si profondes qu'elles auraient pu projeter des ombres dans le noir.

– Je cherche Marina Petrovna.
Il s'avança dans le vestibule,
laissant dans son sillage une
traînée de neige.
Féo se redressa sur les genoux,
puis vacilla en arrière quand
deux autres individus en

manteau gris et bottes noires
passèrent devant elle d'un pas
lourd, manquant de peu lui
écraser les doigts.

– Pousse-toi, petite.

Ensemble, ils tenaient par les
pattes le corps d'un jeune élan.

L'animal était mort et dégoulinait de sang.

– Attendez ! cria Féo.

Tous deux arboraient le haut chapeau de fourrure de l'armée impériale du tsar, ainsi qu'une expression exagérément

officielle.

Féo courut derrière eux. Coudes et genoux en position, elle se prépara à se battre.

Les deux soldats lâchèrent l'élan sur le tapis. Le salon était petit, et les jeunes hommes étaient